

## IN MEMORIAM

On le voyait, assis dans un fauteuil sans âge, invariablement penché sur un manuscrit rare, rarissime, introuvable, studieusement appliqué à interroger des ancêtres. Quel âge pouvait-il bien avoir ? On se le demandait, mais l'indiscrétion a ses limites. On ne l'interrogeait que sur l'âge des dynasties. Sa maigreur d'ascète invitait à penser qu'il participait à une sorte d'intemporalité.

La nouvelle est venue déchirer l'air comme un boulet. Hassen Hosni Abdelwahab est décédé, en ce matin 9 novembre, à Salambô. Il était né à Tunis, le 25 juin 1884, au n° 25 de la rue Abdelwahab.

Un anneau de la chaîne a disparu. La voix d'un grand témoin du passé s'est éteinte.

C'est un érudit, un homme de lettres que la Tunisie vient de perdre. Elle le sait si bien qu'elle lui a décerné le Prix Bourguiba de Littérature pour l'ensemble de son œuvre. Sur le plan littéraire, la mise en relief des anciens écrivains du pays était l'une de ses préoccupations majeures. Il est significatif que, l'année même de sa mort, il ait pris à tâche d'assurer la réédition d'une anthologie, parue en 1918 et 1944 sous un autre titre. Est-ce à dire qu'il ait eu lui-même un attrait particulier pour la poésie ? Son propre témoignage atteste le contraire. Il est évident que l'historien n'a pas tardé à dévorer l'homme de lettres que ses maîtres du Collège Sadiki avaient contribué à former.

Son véritable univers était l'histoire, celle de l'Ifrikia — il avait un faible pour cette dénomination — et du Maghreb en particulier, histoire en laquelle il se plaisait à voir une forte et souple continuité. Il ne le cachait pas, ses centres d'intérêt privilégiés étaient les périodes les plus anciennes, à partir de la conquête musulmane. Il taquinait l'onomastique, la numismatique, voire la linguistique et beaucoup d'autres secteurs encore. Il avait de surcroît des goûts d'antiquaire qui l'avaient incité à transformer son intérieur en une sorte de musée.

D'où lui était venu son culte pour les manuscrits ? Je ne saurais le dire, mais il rappelait avec une satisfaction visible les circonstances curieuses qui lui avaient permis de les découvrir. L'histoire occupait si totalement son horizon, durant

ses dernières années, que j'avais l'impression que ses anciennes fonctions administratives n'avaient gardé en lui que des racines confuses. On aurait dit qu'elles n'avaient servi de support qu'à des recherches d'identification de localités disparues, qu'à la cueillette attendrie de documents d'intérêt historique.

Dans ses conversations transparaissait une lecture considérable, servie par une mémoire qui ne connut guère de défaillances. Le dimanche qui précéda sa mort, il citait encore de longs titres de livres sur la mystique, non sans y ajouter des précisions dont l'accumulation eût découragé des mémoires moins robustes.

Sa méthode avait quelques analogies avec celle des Anciens. Il travaillait d'une manière que l'on peut qualifier d'artisanale. Des notes marginales parsemaient ses livres. Des feuilles minuscules où l'on reconnaissait sa belle écriture artistique, aussi ferme que celle d'un jeune homme, peuplaient ses manuscrits.

Quelle est sa valeur comme historien ? Seul le recul des années permettra de le situer à sa place exacte dans l'ensemble des historiens de la Tunisie et du Maghreb. Nous savons dès maintenant qu'il fut un pionnier et qu'il en a eu les intuitions et la ténacité. On peut regretter que ses occupations ne lui aient pas laissé le temps de pousser aussi loin qu'il le souhaitait l'exploitation de ses richesses, mais il laisse aux jeunes chercheurs une bibliothèque précieuse entre toutes.

A partir du moment où ses forces commencèrent à décliner, il avoua volontiers qu'il renonçait à achever ce qu'il appelait « *le livre de la vie* », cette mystérieuse collection de biographies tunisiennes dont la mention faisait vibrer en lui des accords profonds.

Un fait m'a frappé : les quatre dernières années de sa vie laissent une impression saisissante de nouveauté, de commencement, d'aurore. Avait-il reçu un avertissement prémonitoire de sa mort, toujours est-il qu'au cours des années 1965 et 1966, il connut une longue tension interne, annonciatrice d'un renouveau singulier. Une hâte soudaine qui tranchait avec sa tendance à attendre les lentes maturations, le poussa à la publication de ses deux volumes de *Warakat* (Feuilletts) où il condensait ses observations sur la civilisation arabe en Ifrikia. C'est avant de tomber qu'un arbre donne ses plus beaux fruits, observait l'un de ses intimes.

Quel est le mérite propre de cet homme ? Celui d'avoir pris en charge un passé, des ancêtres, des racines historiques, une ascendance, un patrimoine, la forme de culture et de civilisation d'une époque. La résurrection du passé de l'Ifrikia, la préoccupation d'en recueillir l'héritage, de la faire sien, de le transmettre à ses compatriotes, voilà bien l'ambition secrète qui explique un effort aussi prolongé. Ayant découvert sa voie, il n'a pas gaspillé son être en différentes directions et a signé très tôt un pacte de solidarité avec la culture arabe. Ses écrits sont connus, ils ont un style, ils portent une marque, ils se distinguent par la clarté et la concision. La sobriété de la forme ne doit pas voiler l'enthousiasme passionné qui était à l'origine de l'entreprise.

Ai-je besoin d'ajouter qu'il serait inexact de réduire son rôle d'historien à ses écrits. Cet homme sociable avait besoin de communiquer avec les autres, avec ses compatriotes en premier lieu. Chez lui, comme chez les hommes de sa génération, la transmission orale dépasse de beaucoup l'imprimé, en quantité, peut-être même en qualité. Que n'avait-il un magnétophone ? Sa plus grande mesure il l'a donnée par la communication d'une multitude d'informations à un nombre très important d'interlocuteurs. Que de recherches lui doivent leur orientation, que de publications ont vu le jour, grâce aux sources qu'il signalait, grâce aux pistes qu'il ouvrait. L'homme était un aimant. Il possédait l'art de stimuler, de piquer l'attention, de créer des disciples. « Qu'est-ce que vous travaillez en ce moment ? », était la première question posée à son visiteur. A celui qui était séduit par une autre discipline et qui boudait l'histoire, il prophétisait qu'un jour prochain il se laisserait envoûter par la « *magistra gentium* ».

Un autre fait prouve éloquemment que l'homme ne saurait se mesurer à un petit compas : son nom et sa renommée ont largement dépassé les frontières de son pays. Membres de plusieurs Académies (Le Caire, Damas, Bagdad), il a entretenu des relations avec de nombreuses personnalités d'Orient et d'Europe. Les noms des grands orientalistes revenaient fréquemment dans ses entretiens. Que d'hommes de haute culture et de rang international ont défilé dans son salon de l'ancienne Rue Ibn Khaldoun à Tunis ou à Salambô.

Souple comme la flamme, il accueillait chacun avec une aménité et une délicatesse inoubliables. Il avait l'art de créer un environnement heureux par sa gentillesse. Dans les échanges de vue, l'altitude de son esprit donnait le ton. On ne tardait

pas à entrer en contact avec les différentes dynasties dont l'œuvre était esquissée avec une grande finesse de touche. Mais on ne vivait pas que sur les hauteurs. Un abandon de bon aloi laissait le chemin libre aux anecdotes, aux bons mots, aux souvenirs savoureux. L'humour qui ne perd jamais ses droits chez un citadin de vieille souche saupoudrait les réflexions de remarques amusées et piquantes, tandis qu'un sourire complice venait errer sur les lèvres.

Il avait de lui-même une maîtrise remarquable. On devenait seulement une moue caractéristique, une nuance de dénégation, lorsqu'un interlocuteur malmenait la chronologie des événements. Il ne s'animait, ne prenait feu que lorsque l'imprudent apportait des retouches improvisées aux acquisitions les plus sûres sur lesquelles son siège était déjà fait. Bien vite, sa courtoisie foncière rétablissait l'équilibre. Défenseur de la vérité historique, il était respectueux des personnes.

Il a quitté le salon où il était présent à la façon d'une atmosphère. Dès que la nouvelle de son retour à Dieu a circulé dans le pays, on s'est aperçu que la Tunisie cultivée était en deuil. Aux remous causés par sa disparition, on a pu toucher du doigt la profondeur des racines, la qualité de l'influence. Son pacte avec le passé d'un pays ardent à asseoir sa personnalité et à posséder les clefs de l'avenir lui confère un cachet d'authenticité qui s'impose. Sa vie avait trouvé son centre d'unité. Il eut ce rare privilège de pouvoir consacrer ce que l'on doit appeler en toute vérité ses derniers souffles à la transmission de son message. La maladie elle-même qui l'avait si fortement éprouvé durant les derniers hivers n'avait pas ralenti son travail intellectuel. Il répétait souvent qu'il le devait au dévouement de son épouse qui le déchargeait de tout souci et l'entourait de soins attentifs et délicats. Une réflexion prouve qu'il a ignoré la mélancolie des jours qui déclinent : « C'est à elle que je dois de n'avoir pas senti l'amertume de la solitude dans mes vieux jours ». La mort ne l'a pas surpris. Il vivait en familiarité avec elle, disant qu'elle ne lui faisait pas peur. Ses intimes peuvent en témoigner, il l'a affrontée avec la sérénité d'un sage, d'un croyant à la foi virile et dépouillée.

Une personne humaine est une forme de présence qui a sa nuance et son charme. Hassen Hosni Abdelwahab a quitté le lieu où il était, mais il est partout où nous sommes.

A. DEMEERSEMAN.